Deuxième Année — N° 24. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 10 Avril 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : **Colette REYNAUD**
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (I^er^)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

LES BRANCARDIERS

Dessin de Pierre Gerbaud.

SOMMAIRE

Les dieux	Louise BODIN
Les alcools de la pensée	Fernand MORELLE
Marie Bonnefoy	A. SARTORIS
Sur les Boulevards	MAUGERET
La Femme enchaînée	Laure TARROUX DE SAINT-HILAIRE
Mourir	Docto[resse] PELLETIER
Avril	Jeanne DEUIL-PEROT
L'amour libre	****
Propos	ERMENONVILLE
La femme de l'avenir (Fin)	Ed. SPALIKOWSKI.

LES DIEUX

« Tout ce que vous voudrez, me disait une excellente femme très pieuse, mais tout ça, ça finit par ébranler ma religion. »

Ce « tout ça » qui déterminait des fins aussi diaboliques dans l'âme d'une croyante, c'était l'obus tombé sur une église le jour du Vendredi-Saint. Comment Dieu avait-il pu permettre une abomination pareille, car, enfin, si les églises ne sont pas des lieux d'asile, c'est donc qu'il n'y a plus de bon Dieu !

A la nouvelle de cette catastrophe impie, tous les journalistes les plus élgamment sceptiques de la capitale ont trémolé, si je puis dire, car il n'est rien de tel qu'un journaliste mécréant pour avoir des émotions religieuses.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les malheureuses victimes du bombardement de l'église sont plus particulièrement déplorables que les victimes de n'importe quel autre bombardement, surprises dans une usine, dans un souterrain de Métro, dans une salle de spectacle ou de concert, dans une ville de province ou même tout simplement dans une tranchée, ni pourquoi il y a des morts qui valent des colonnes entières de journaux, tandis que d'autres sont passées sous silence.

Le mal fait, la presse « bien pensante » s'est empressée d'en tirer tout le parti possible et, par le moyen de la religion qui fut d'amour et de pardon, de jeter de l'huile sur le feu de la haine.

« Ils étaient des assassins : les voilà sacrilèges ! » alexandrinise une feuille de l'Ouest, oubliant les cathédrales de Louvain, de Reims, de Soissons et tant d'autres précieuses églises de Belgique et de France dont il ne reste plus ques des ruines.

« L'Univers entier frémit d'horreur », nous affirme-t-on encore et, à l'appui de ce théorème, on nous cite une phrase de M. Berthoulat, ce qui ramène l'Univers à des limites bien étriquées.

Le cardinal Amette y est allé de son communiqué. Enfin, on a tenté, une fois de plus, de mettre le Pape en demeure de se prononcer.

Avouez que la situation du Saint-Père n'est pas drôle et qu'il n'est pas très agréable, quand on est Pape, de se trouver entre deux Dieux. Car, si le Dieu des Puissances centrales a ordonné la trajectoire du fameux obus, le Dieu des Puissances excentriques ne l'a pas fait dévier pour l'envoyer sur le bâtiment voisin, lequel étant profane, eût été beaucoup moins intéressant. C'est donc que la volonté de Dieu était qu'il tombât là et non pas ailleurs — et le Pape lui-même n'a pas le droit de critique.

Et puis, si vous admettez que la guerre est de volonté divine, que les innocents doivent payer pour les coupables, que la France n'a pas encore suffisamment expié les crimes de ses enfants rebelles à l'Eglise, que poussez-vous toujours des cris d'orfraie chaque fois que Dieu vous donne une occasion de rachat et de rédemption par l'entremise de machines de guerre spécialement choisies pour l'exécution de ses impénétrables desseins ?

La réponse du Pape au cardinal Amette est un chef-d'œuvre de douce prudence et, disons-le, de calme bon sens. C'est le sanglant conflit qu'il faut déplorer une fois de plus et tous ceux qui en sont les innocentes victimes sont chères au cœur de Sa Sainteté.

Et puis le Pape, à propos d'une incarcération récente, a peut-être relu Montaigne qui, celui-là, n'est-ce pas ? n'a rien de « boche ».

« Chacun appelle barbare, a dit Montaigne, ce qui n'est pas de son usage au païs où nous sommes est toujours la parfaicte religion, la parfaicte police, parfaict et accompliz usage de toutes choses. »

On nous annonce que les Américains vont fabriquer un canon qui portera à 168 kilomètres.

Gageons que ce canon à longue portée — « de barbarie outillée » — va devenir très bien porté.

Un autre dieu

Quant à ceux pour lesquels les lumières du ciel sont éteintes, ils ont trouvé leur Dieu sur la terre — un dieu qui s'est récemment incarné en un homme, dont on n'est pas bien sûr qu'il soit tigre. Chacun est prosterné, vautré à ses pieds, haletant du moindre de ses gestes, pâmé du moindre de ses sourires. On se passe et repasse ses mots, ses anecdotes, et on s'en lèche et pourlèche.

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Le Dieu est content, enchanté, enthousiasmé, nous a-t-on dit. Et tous d'être contents, enchantés, enthousiasmés. Il a dormi cette nuit. Sachez qu'il a dormi cette nuit. Qui donc en France n'a pas dormi ? Il est Allah et, plus fort qu'Allah, il est son prophète à lui-même, car il a prophétisé tout ce qui est arrivé. Il est invulnérable. Son auto a passé indemme au milieu des obus. Qui donc est mort en France ? Son courage est un trésor pour l'alliance. Qui donc pourrait se plaindre d'être appauvri, en France ?

Il est impossible que M. Clemenceau ait le temps ou l'humeur de lire tout ce qu'il peut inspirer à ses dévôts de litanies propres à ridiculiser un honnête homme.

Mais il fut un temps où il n'était que journaliste, le plus glorieux et le plus puissant des journalistes. En ce temps-là, il ne croyait pas que c'était faire œuvre de « défaitiste » que de propager par la poste les articles censurés dans lesquels il révélait les erreurs commises par le gouvernement et les fautes collectionnées par les généraux, erreurs et fautes bonnes à donner la chair de poule. En ce temps-là, c'était Verdun. Les Allemands n'avaient guère « avancé » que de quatre ou cinq kilomètres, sans pouvoir « avancer » davantage.

La presse en fit quelque honneur à M. Briand. En ce temps-là, M. Briand était le dieu de ceux qui ont besoin d'un Dieu. Ainsi passent les gloires du monde.

Mais ce que M. Clemenceau lui fit prendre, quotidiennement, pour le punir de se laisser encenser, aduler, idolâtrer !... Il évoquait le spectre du premier Consul.

Quel dommage que M. Briand ne soit pas journaliste !

Louise BODIN.

Les alcools de la pensée

Nous avons parlé dans un récent article de la campagne qui s'imposait contre le fléau social : l'alcool, et nous avons plus spécialement insisté sur celui que l'on peut se procurer dans les différents débits ouverts à profusion dans tout le pays. S'il est indispensable de combattre l'alcoolisme sous cette forme, qui est la plus commune, et celle qui inspire le plus souvent le dégoût à ceux qui en souffrent ou qui sont les spectateurs de ses écœurantes conséquences, il est non moinns indispensable de songer qu'il est d'autres sortes d'alcoolisme, et qu'elles méritent d'être elles aussi très vigoureusement combattues.

Sans vouloir faire une définition immuable de l'alcoolisme, nous pouvons affirmer que ce qui le caractérise le plus nettement est l'absorption quotidienne par l'individu de petits verres de boisson titrant un degré plus ou moins fort. L'homme s'habitue à boire. Les petits verres succèdent aux petits verres et presque insensiblement l'estomac se délabre, le cœur s'entoure de graisse, les gestes deviennent plus nerveux, et l'esprit plus lourd. L'Individu passe de l'état normal à l'état de la brute animale.

Il est également des alcools de la pensée qui empoisonnent aussi sûrement et qui transforment l'homme intelligent et sensible en un sombre butor.

Il est de toute évidence que celui qui absorbe quotidiennement la prose des Barrès, des Bazin, des Reinach, des Bérenger, des Hervé et *tutti quanti*, s'empoisonne aussi nettement que celui qui s'adonne à la boisson.

Son esprit critique s'endort, il est mûr pour avaler toutes les couleuvres. Et cette transformation se fait sans que la victime en ait conscience. Il lit son journal habituel, sans chercher à conserver intact son esprit critique, il puise ses convictions, sa ligne de conduite dans les leaders de sa feuille favorite, et, petit à petit, il raisonne sans y penser, sans s'en douter même, car peut-être s'il s'en doutait tenterait-il de réagir contre cet abandon de son individualité, il raisonne comme un sous-Barrès, un sous-Bérenger, un sous-Hervé, c'est-à-dire, pour parler juste, qu'il déraisonne !

L'on pourrait croire que je plaisante, mais, hélas ! rien n'est plus sérieux. Telle est l'inconscience de l'alcoolique que généralement il ne s'aperçoit pas de son empoisonnement progressif.

Combien d'intoxiqués se figurent être encore sains d'esprit ? Combien se plaisent à discourir sur les événements et à énoncer certains principes et qui ne font que répéter les insanités qu'ils ont lu dans leurs journaux sous la signature de leurs favoris.

Tous les « crânes bourrés » ne sont pas autre chose que des alcooliques.

En plus de ces lecteurs obstinés de journaux menteurs, sont alcooliques également ceux qui, dans les diverses chapelles, boivent la soi-disant vérité aux lèvres mêmes des prédicateurs. Toute la tribu des moutons qui croient encore, malgré la guerre et après toutes les horreurs qui ensanglantent la terre d'Europe, a l'existence d'un dieu de Bonté. Tous ceux qui s'aplatissent devant les nouveaux dieux crés par la guerre

..... CENSURE .....

ceux qui , veules, tombent en admiration devant certains ploutocrates, démagogues, ou capitalistes trompeurs, sont également des alcooliques.

Certains professeurs qui ingurgitent à leurs élèves certaines doctrines brutales, ne sont pas autre chose que des empoisonneurs, ils alcoolisent les jeunes cerveaux qui leur sont confiés ! Qu'en pensez-vous, Monsieur Blein, répétiteur au Lycée Montaigné, dénonciateur de l'ami Rappoport ?

Ils déforment l'esprit de leurs disciples ! Paul Bourget, dans un de ses rares bons livres, nous a décrit justement les conséquences qui pouvaient résulter d'une trop stricte application de certains principes, et nous a montré l'élève du philosophe Sixte conduit au crime par une mauvaise absorption d'une doctrine philosophique spéciale sur les passions.

Les exemples de cette nature pourraient être multipliés ! Mais à quoi bon insister. Nous rencontrons les victimes des alcools de la pensée plus fréquemment encore que celles des alcools industriels. Ce sont les lecteurs de tous les grands journaux d'information, de toutes les feuilles réactionnaires. On compterait plus aisément les exceptions !

Contre toutes les sortes d'alcool, unissons nos efforts pour parvenir non seulement à l'amélioration de la race, mais aussi et surtout pour que le flambeau qui symbolisait autrefois notre pays cesse de charbonner, pour éclairer enfin le monde *a giorno*.

Fernand MORELLE.

Éveilleuse d'âme

A Laurent Tailhade.

Douce et lente, très lente en berçant les forêts,
Le soir alors qu'au ciel naissent de nouveaux mondes,
Douce et lente la brise anime les genêts,
Et leur chante tout bas des prières profondes.

Et pensive, rêveuse, elle attend que la nuit,
Ait posé sur la Terre un lambeau de son ombre,
Et que des voix au loin murmurant leurs ennuis,
S'apaisent doucement au crépuscule sombre.

C'est alors qu'elle ira, descendant les vallons,
Eveiller des soupirs qui dorment dans les combes,
A l'heure où vont errer les regards doux et blonds
De la Lune trop pâle et qui glace les tombes...

Et si l'Astre de nuit, implacable et rêveur,
Epanche ses rayons sur nos plaines moroses,
C'est qu'il sent que la nuit où l'on souffre, où l'on meurt,
A besoin de clartés pour apaiser les Choses.

Douce et lente la brise en son chuchotement,
Passe à travers la brume où s'agitent des voiles,
Et vient nous apporter les voix du firmament,
En fredonnant tout bas la chanson des étoiles...

Eveilleuse des cœurs qui vivent pour souffir,
Elle ira dessécher de pauvres larmes vaines,
Et parmi les sillons où l'on naît pour mourir,
La brise chantera les chimères humaines...

Andréa BERGERET.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

MARIE BONNEFOY

(*Suite*)

III

D'aucuns, — l'infime minorité, hélas ! — qui eurent la faveur de grandir dans un milieu plus éclairé, et par là bénéficier d'une évolution meilleure, comprennent mieux ce qu'ils sentent parce que leurs facultés de discernement, plus développées, leur permettent de se rendre plus complètement compte des causes des sensations qu'ils éprouvent, agréables ou douloureuses. Les autres, nés parmi des contingences croupissant dans un traditionnalisme invétéré, mais emportés sans s'en douter par l'humanité en évolution constante vers un meilleur devenir, s'attardent inconsciemment en chemin et constituent autant d'obstacles dont bénéficient les privilégiés de ce monde, qui mettent tout en œuvre pour les maintenir en travers de la route, afin de jouir le plus longtemps possible de leurs privilèges.

Marie Bonnefoy, qui, jusqu'à ces temps derniers, n'avait pensé que par le cerveau de ses parents, — lesquels avaient hérité de leurs ascendants d'idées toutes faites et de dogmes auxquels il leur eût paru sacrilège de porter atteinte — avait cru préparer le bonheur de son fils en orientant sa vie sur l'étroit sentier qu'elle-même avait parcouru et qui, au lieu de la conduire à la félicité espérée, l'avait amenée aux larmes et au deuil que la guerre amoncelle chaque jour. Et comme elle ne doutait plus que son fait était aussi celui de la plupart des mères, elle étonnait de plus en plus son homme par cette réflexion :

— Nous fermons nous-mêmes les yeux et nous interdisons à nos enfants la connaissance de leur époque et de la société où ils devront vivre. Puis nous avons à le regretter, car nous faisons d'eux, en leur léguant nos erreurs de toujours, les mêmes instruments que nous sommes entre les mains des grands.

Elle n'eût pu encore donner de son nouvel état psychique une explication raisonnable, mais elle sentait déjà — et sentait puissamment — qu'elle avait fait fausse route ; que ses parents, égarés en d'ineptes conceptions sociales, l'avaient maintenue dans une ignorance quasi obtuse des sentiments qui doivent animer l'être de libre examen par rapport aux progrès, tant matériels que moraux, réalisés et générateurs de progrès toujours plus grands.

Figée dans une morale n'ayant d'autre fin que le salut de son âme, elle avait laissé passer la vie, inconsciemment dédaigneuse de sa beauté sans cesse renouvelée, se gardant scrupuleusement d'en approfondir le sens et en savourer la joie. Et n'était le coup qui l'avait frappée en la mort de son fils, peut-être eût-elle continué à végéter, sa vie durant, dans les mêmes errements par quoi se perpétue la haine entre peuples qui s'ignorent et fût-elle morte sans avoir jamais pensé par elle-même.

— De trop regarder en arrière de nous, — poursuivait-elle — et nous en tenir strictement aux préceptes de nos vieux, cela nous fait commettre les mêmes erreurs et souffrir les mêmes maux... Nous les endurons même avec cette aggravation, que la science, que les prêtres, nous cachent soigneusement et qu'ils nous enseignent, même, à mépriser, les rend de plus en plus terribles à mesure qu'elle les perfectionnent ! Et c'est peut-être ce qui fait dire aux savants, qu'il en fut toujours ainsi, qu'il en sera toujours de même et que l'histoire se recommence sans cesse...

— Nous sommes trop petites gens pour en discuter, — hasarda enfin le père Bonnefoy, qui avait détaché son regard des campagnes pour le fixer au plancher du wagon et qui commençait à sentir sourdre en lui la même révolte qui animait sa femme.

— Nous ne sommes pas plus petites gens que les prêtres qui dirigent nos consciences et que les maîtres qui empochent notre argent ! — riposta vivement Marie. — Mangeraient-ils du pain sans nous ?... Et de travailler la terre est-il moins honorable que d'enseigner la religion ?... ou écrire dans les journaux ?... ou laisser monter le prix des fermages et des vivres ?... Vois-tu, ce qui nous distingue d'eux, c'est que nous nous laissons persuader de nous en remettre à eux du soin de notre avenir et de celui de nos enfants. Ils en abusent pour nous associer à leurs politiques et nous en faire supporter les frais !

— Les prêtres nous enseignent pourtant que nous sommes tous frères et sœurs, — hasarda de nouveau le père Bonnefoy.

— Oui, — répondit Marie — et plus je réfléchis à cela, plus je sens combien le socialiste Marquet, notre voisin de ferme, avait raison lorsqu'il nous disait que s'il était un Dieu, c'est d'abord aux prêtres qu'il fermerait la bouche... Car on les trouve toujours du côté des plus forts, au service des dispensateurs de puissances, d'honneurs et d'argent !...

Et ces réminiscences de discussions avec Marquet, qui lui revenaient à la mémoire, ravivait son regret d'avoir cru si aveuglément en l'œuvre moralisatrice de l'Eglise romaine, dont la faillite lui apparaissait maintenant complète et irrémédiable. Elle avait bien appris que le Christianisme enseigne qu'on doit s'élever au-dessus des classes, des nations, des races ; voir en tout être humain un semblable, un égal dont on doit partager les joies et les douleurs, et aimer plus que soi-même. Mais le contraste des prêtres vivant à la table des grands et dans l'oisiveté, et les tout-premiers chrétiens allant simplement vêtus et partageant les misères des esclaves, des opprimés, des exploités, ne lui était jamais apparu comme à présent.

Aussi ne doutait-elle plus que l'Eglise, maîtresse absolue des sociétés durant plus de mille ans, eût pu réaliser le rêve de fraternité universelle pour lequel Jésus est mort en croix. Mais son amour des richesses, sa soif d'autorité, sa haine de l'intelligence, l'ont peu à peu amenée à partager la domination du monde avec les empereurs et les rois et maintenir les peuples dans le servage et l'obscurantisme.

Elle connaissait trop bien le milieu duquel elle venait de s'évader pour ignorer que cette même Eglise, loin de vouloir instaurer le règne de la fraternité, tonne sans cesse contre les novateurs et, malgré les progrès réalisés, ne désespère point encore de reconquérir son omnipotence d'antan.

A. SARTORIS.

SUR LES BOULEVARDS

Sur les boulevards, une foule bigarrée se heurte, se porte, se coudoie, ce qui, à Paris, est la façon de se promener. Des yeux curieux ou indifférents effleurent, au long des boutiques, les mille richesses et les mille camelotes qui, comme les passants, se coudoient et se heurtent. On marche, on bavarde, on regarde...

L'une de ces maisons d'exposition, derrière ses glaces, montre, avec élégance, des statuettes de bronze et de marbre. Intéressés, les uns par la valeur artistique des objets, les autres par leur valeur marchande, les passants s'arrêtent là un instant, et le flot qui coulait se déforme en remous. Comme les autres, je m'approche des glaces ; comme les autres, je regarde.

Auprès de moi est un couple, jeune, d'apparence impeccable et aisée. La femme parle sans arrêt, à mi-voix, et parle d'art... mais de si pauvre façon qu'elle ferait certes bien mieux de n'en pas parler !... J'écoute, indiscrètement... Pour l'instant, elle admire un groupe de bronze où le sculpteur a figé la lutte acharnée de deux tigres qui se déchirent :

— Vois comme c'est bien, ces gestes, cette étreinte... Comme la férocité de la bête apparaît toute entière...

Et la critique d'occasion, ne pouvant commenter la véritable beauté statuaire de l'œuvre, dévie en parlant, — puisqu'il faut qu'elle parle ! — de l'instinct sauvage qui pousse les deux fauves à s'entre-tuer...

C'est effrayant, cette lutte impitoyable, jusqu'à la mort de l'un des adversaires... C'est atroce... Se déchirer, se blesser, s'aveugler, s'éventrer, se dévorer... c'est là ce qu'ils cherchent en concentrant vers ce but toutes leurs forces tendues et surexcitées !... Horrible !... horrible !...

Je la regarde... Elle est pâle... mais peut-être n'est-ce là qu'un nuage de poudre Dans ses yeux, l'image de toute la férocité déchaînée a fait surgir une peur qu'elle se plaît peut-être à exagérer. Elle frissonne avec grâce, et se serre contre son compagnon. Lui, hoche la tête d'un air grave, les sourcils froncés :

— Oui... c'est horrible... répète-t-il après elle... Puis il se reprend :

— Ce doit être horrible !...

Car, en somme, il ne connaît cette lutte que par l'image et l'imagination...

Et puis, muets une seconde, tous deux passent. Mais ils ne vont pas loin. De l'autre côté du magasin, à la place d'honneur au milieu d'une estrade, un autre bronze, plus volumineux, attire leur attention. C'est aussi un corps-à-corps, celui de deux athlètes casqués dont les muscles en saillie montrent l'effort prodigieux, et qui s'arc-boutent sous des boucliers. Ils s'étreignent farouchement... Le genou de l'un s'incruste dans le flanc de l'autre... Les bras s'emmêlent... Là aussi, c'est l'impitoyable lutte... Là aussi, on cherche à se blesser, à se déchirer, à s'aveugler, à s'éventrer...

Et pourtant... La femme apeurée se redresse... un peu de rose lui revient aux joues... ses yeux brillent... Que va-t-elle dire ? Je me glisse auprès d'elle. Mais c'est lui qui parle d'abord :

— Un beau groupe, encore !

Elle répond.

— Oui ! Que de vigueur dans tous ces membres ! Cela respire la force, la santé, l'ardente jeunesse, le joyeux courage... Oui, c'est beau, vraiment beau !

Et pour ponctuer ses paroles, sur sa lèvre comme dans ses yeux grandit un sourire d'admiration, presque d'extase... Et lui s'est redressé comme elle, et, comme elle, a dans les yeux la fierté du combat humain... Ils ont encore dit quelques paroles sur d'autres statues, et sont partis se perdre dans la foule mouvante...

Et je suis restée là, un froid au cœur, en comparant les deux œuvres qu'ils avaient jugées... en cherchant, de toute ma bonne volonté, ce qui pouvait faire qu'un groupe représentât quelque chose de si beau... et l'autre quelque chose de si laid, de si affreux... La même scène, pourtant, les avait inspirés... Et les gestes étaient les mêmes des deux fauves et des deux hommes... Et même était la contraction haineuse de leurs traits... Et même était la pensée ou l'instinct qui les poussait à s'entre-détruire... Alors ? Fausseté du jugement de la jeune femme ? Ou nuance qui m'échappe ?...

Non ! Cela est pareil, le combat des hommes et le combat des tigres — et cela est odieux. Et c'est, hélas ! cette sauvagerie qu'il faudrait extirper de l'âme, que la guerre y enfonce plus profondément.

MAUGERET.

LA FEMME ENCHAINÉE

..... CENSURE .....

Mourir

Qui aurait dit, il y a seulement cinq ans, que la vie humaine compterait pour si peu ?

Le progrès, facilitant les conditions de la lutte pour l'existence ne devait-il pas être le principal facteur de l'adoucissement des mœurs. Eh ! bien, oui, le progrès ; il n'a servi qu'à perfectionner le moyen de s'entre-détruire. Après s'être égorgé sur terre, puis sur mer, c'est l'air maintenant qui sert de champ de carnage. Les hommes n'ont conquis le ciel que pour s'y entretuer.

Mais c'est pour le Droit, la Justice, la Liberté des peuples, que sais-je encore ? On a toujours dit cela, et soyons assurés que nos ennemis, eux aussi, ne se font pas faute de proclamer que le Droit, la Justice, etc., sont de leur côté.

S'il existe un être supérieur aux hommes et qu'il assiste à cette immense tuerie, comme il doit mépriser l'humanité !

Et cependant chacun de nous tient à sa vie ; la plupart d'entre nous y tenons immensément. A-t-on un rhume, on court chez le médecin. Si la fièvre apparaît, on est angoissé : — Un rhume négligé, sait-on jamais ? si j'allais cracher du sang, si j'allais devenir tuberculeux ? si j'allais mourir ?

Et on se promène dans la rue en songeant qu'un obus de 210 tiré de là-bas, dans l'Aisne, va nous sidérer en moins d'une seconde. Le coup, on ne l'entendra pas ; on ne sera averti par rien ; on n'y sera plus, voilà tout.

Je me souviens d'avoir eu, dans ma jeunesse, une syncope : j'étais en train de lire... puis je vis ma mère me soigner, l'air inquiet. — Mais, qu'y a-t-il ? — Ce qu'il y a ? Mais voilà un quart d'heure que tu es sans connaissance. Ce quart d'heure, il n'existe pas dans ma vie, je n'ai aucune mémoire de ce qui l'a rempli ; c'est un trou noir ; le néant ! Le souvenir ne m'en émeut plus maintenant, mais pendant plusieurs années je n'y pensais qu'avec épouvante. Et il y a des gens qui prétendent ne pas avoir peur. Quand on n'a pas peur, c'est qu'on n'a pas de cerveau.

La peur bête, c'est la peur du danger imaginaire. Mais lorsqu'un danger est réel on a raison de craindre, et si la nature a mis en nous ce sentiment c'est pour nous protéger contre le danger de destruction.

Comme tous les sentiments naturels, la crainte doit être soumise au contrôle de la raison. Rien ne sert de trembler, ce qu'il faut, c'est envisager le danger et rechercher les moyens de s'y soustraire.

Interrogez les gens qui n'ont pas peur ou qui, du moins, vous le disent, vous verrez que c'est parce qu'ils ne croient pas courir *personnellement* un danger. La bombe, ils s'imaginent qu'elle tombera sur le voisin et qu'ils liront le lendemain dans les journaux le compte rendu des dégâts. Dans un corps en pleine exubérance de vie, l'idée de la mort ne se fait pas jour. On ne croit jamais que l'on sera tué, me dit un jour un officier.

..... CENSURE .....

Doctoresse PELLETIER.

AVRIL

Avril, joyeux avril, avril ensoleillé...
Qui faisais le jour pur, l'homme moins misérable,
Et qui dotais le ciel d'un azur adorable,
Tu paraissais pimpant, vif, heureux, éveillé,
Avril, joyeux avril, avril ensoleillé...

Comme on t'aimait, printemps, suave et précieux...
Que ta beauté semblait, à nos yeux, délicate...
La rose se parait d'un plus doux écarlate,
L'étoile scintillait, plus lumineuse, aux cieux ;
Comme on t'aimait, printemps, suave et précieux...

On sentait l'ivresse en soi ; c'était charmant ;
On croyait au bonheur parce que c'était Pâques ;
Tout n'était qu'harmonie ; on relisait Jean-Jacques ;
Le ruisseau murmurait voluptueusement ;
On sentait de l'ivresse en soi ; c'était charmant...

Mais les temps ont changé ; l'avril est triste et noir ;
Les hommes insensés foulent la jeune pousse
Et mêlent lâchement de la pourpre à la mousse ;
Ce n'est jamais l'aurore, et c'est toujours le soir ;
Car les temps ont changé ; l'avril est triste et noir...

Avril, lugubre avril, avril ensanglanté...
Qui fais le jour plus sombre, et l'homme misérable ;
Qui colores le ciel de pourpre inexorable,
Tu parais effrayant, dans ton cortège hanté...
Avril, lugubre avril, avril ensanglanté...

Jeanne DEUIL-PEROT.

L'AMOUR LIBRE

Vous pourrez voir quel non sens, quel asservissement hors nature, constitue notre mariage si vous cherchez une bonne fois à le définir tel qu'il est. Qu'appelle-t-on le mariage ? Une union entre un homme et une femme, qui s'aiment, ou que d'autres circonstances rapprochent au point de rendre admissible un lien entre eux deux. Là dessus, le curé et le maire, font de cette union qu'on appelle mariage, une union régulière. Je dis d'abord entre un homme et une femme qui s'aiment. Mais est-ce qu'ils s'aiment toujours ou même est-ce qu'ils s'aimeront toute leur vie ? Non, ce n'est même que dans la minorité des cas qu'on trouve, vers le début, quelquefois un peu d'amour. Et cependant le mariage est fait, par Dieu et par la nature, pour réunir des amoureux. Lorsqu'il ne répond pas à ce but, c'est un non sens. Secondement, un mariage tout de convenances n'est pas le mariage non plus. Pour se procurer des avantages matériels, c'est-à-dire (quelque nom que vous donniez à l'affaire) pour gagner quelque chose, c'est naturellement du commerce, c'est de l'industrie et non pas le sacrement du mariage.

En troisième lieu, un mariage dont l'amour peut disparaître est également caduc. Car lorsqu'on se présente devant le curé, ne doit-on pas se promettre, par serment, de s'appartenir l'un à l'autre toute la vie par amour ? Ce serment devient donc un parjure, sitôt que l'amour a disparu. Et vous voulez m'obliger à jurer quelque chose, alors que je ne sais pas le moins du monde,

si je serais seulement en état d'accomplir mon serment ? Aucun homme ne peut rien à l'encontre de la nature !

Voilà donc la conception du mariage condamnée. Et puis ! qu'est-ce que la Loi et l'Eglise ont à voir à l'union de deux êtres qui s'aiment ? L'Eglise donne sa bénédiction et doit sanctifier le lien qui les unit. Voilà qui est bien superflu ! C'est une simple formalité ; c'est d'eux-mêmes que l'homme et la femme tuent le sentiment de la sainteté que doit revêtir leur union, s'ils s'aiment vraiment et s'ils ont la ferme résolution de se lier indissolublement l'un à l'autre. Je vais plus loin. Evidemment les lois sont nécessaires. La loi, c'est la commune mesure qui s'impose aux diverges des hommes. Mais l'amour comme tel et ainsi que deux époux doivent le pratiquer, l'un vis-à-vis de l'autre, envers et contre tous, n'a pas besoin de lois car ses lois ont été posées par la nature. Elle ne peut réglementer les sentiments et, par suite, leur donner force obligatoire.

Ainsi donc, pour deux êtres qui s'aiment réellement et qui sentent qu'ils s'appartiennent l'un à l'autre, la manière la plus naturelle de s'unir, c'est l'amour libre.

Oui, il y a le divorce. Mais un divorce fait voler autour de lui tant de poussière, il a souvent des conséquences si fâcheuses pour les intéressés, qu'ils préfèrent vivre côte à côte des années et des années dans une profonde satiété l'un de l'autre, voire même dans la haine et le mépris, plutôt que de se décider à une telle séparation. Puis, en dehors des grosses difficultés opposées par la loi, il est encore souvent fort difficile de partager les fortunes et de liquider toutes sortes d'intérêts. Au contraire, lorsque l'amour libre a cessé de vibrer, chacun s'en va de son côté, sans rien dire, et n'est pas obligé de passer de longues années dans cet état contre nature qu'est le mariage sans amour. L'homme et la femme ne songeront pas à se tromper mutuellement. Combien d'infortunes et de fautes seront ainsi bannies de la terre ?...

Le choix de la femme dans l'amour libre n'est subordonné à aucune des exigences des convenances sociales parce que, dans ce système, précisément la femme ne sert pas à l'homme à se créer certains avantages extérieurs de relations ou de situation. Elle n'a pas pour fonction de lui apporter des ressources financières ou de lui permettre de faire état de sa condition sociale. Elle n'est là que pour l'amour, c'est-à-dire pour la vie intime du foyer et de la famille.

— Mais le mariage, à ce qu'il me semble, n'est autre chose que la forme extérieure de cette loi de la nature qui assure la propagation du genre humain.

— Evidemment, mais cette loi de la nature sera bien mieux appliquée avec l'amour libre qu'avec le mariage. Imaginez un ménage dans lequel l'amour réel des époux vis-à-vis l'un de l'autre a disparu, prenez même deux époux fatigués l'un de l'autre. Ils ne veulent pas se séparer. Des enfants viennent au monde successivement. Mais ce ne sont pas des enfants de l'Amour ; leur éducation, la formation de leur caractère et de leurs sentiments souffrira de cet état de choses. Ils s'apercevront du manque d'intimité, de l'absence complète de toute communauté de cœur et d'âme de leurs parents, car les enfants ont bien vite fait de deviner cette situation. Et puis le nombre des enfants diminuerait dans l'amour libre, car un homme qui aime réellement sa femme n'en fait pas une machine à reproduction.

Alors on pourrait organiser en grand des maisons d'éducation. Déjà, dans les conditions actuelles, il serait souvent excellent que l'enfant ne grandit pas auprès de ses parents, lorsque ceux-ci ne vivent pas en bonne intelligence, et laissent ainsi dans sa jeune âme des impressions dont elle se passerait fort bien. D'autre part, ne dit-on pas des enfants qu'ils sont un gage d'amour ? Ils serviront donc, dans l'amour libre, à consolider l'union un fois commencée...

(**Petite Garnison**, par le lieutenant O. Bilse, ouvrage interdit et saisi en Allemagne.)

PROPOS

2 *Avril.* — Je lis par hasard le Communiqué : « Lutte d'artillerie entre Montdidier et Lassigny. » Cela ne vous dit rien, chères lectrices ; du moins pas davantage que si cette lutte d'artillerie était située ailleurs. Pour moi, cela précise des dévastations parce que je connais ce site exquis et fécond... Hélas ! Comme vous allez en juger.

Et d'abord, laissez-moi vous appeler *chères lectrices* en y mettant un mélancolique et sincère sentiment. Je deviens féministe par le cœur. J'ai déclaré naguère que je ne fréquentais que des pacifistes. C'était vrai ; mais j'ai eu du déchet : il y avait des compères dans le lot. On rencontre trop d'hommes qui se disent pacifistes avec des *mais...* et des *toutefois...* Comme s'il était écrit : « Bienheureux les pacifistes, mais... » ou bien encore : « Vous ne tuerez point, pourtant... » Alors j'ai connu qu'il n'y avait que chez les femmes que l'on avait chance de rencontrer des pacifistes non compromis. Vous, du moins, votre responsabilité est bien dégagée des événements qui se déroulent dans leur implacable logique d'horreur et de négation. Il n'y a point de femmes diplomates, — sauf peut-être Mme Adam ; encore son sexe est-il douteux. Quel repos de conscience pour vous ! Quelle écrasante supériorité morale !

Donc, chères lectrices, là où se déroule cette effroyable lutte d'artillerie, entre Lassigny et Montdidier, j'ai fréquenté jadis. Pauvres pays bénis de la nature et dont la folie humaine fait un enfer ! J'avais un bon ami par là, le comte Charles de Boulogne, descendant de celui qui prit part à Bouvines. Ce n'était pas contre les mêmes ennemis qu'au creuset de Philippe-Auguste se fondait le royaume de France. Cet ami était un Mécène, un lettré, un musicien et un philosophe. Il était en outre chatelain et fort riche. Je l'ai rencontré l'été dernier boulevard Saint-Michel, faisant ses petites provisions pour son modeste dîner. La guerre l'a ruiné, mais en lui confirmant sa philosophique et juste appréciation de l'espèce humaine. Il a payé le prix fort une démonstration d'ailleurs superflue.

J'étais son commensal en son château solitaire et inachevé, que le hasard des dévastations guerrières avait épargné jusqu'ici, mais que « la lutte d'artillerie » doit raser au moment où j'écris ces lignes d'adieu, — puisqu'il se trouve devant Montdidier.

Un soir, c'était au mois de juin, je pense, — j'étais monté seul sur la tour. La nuit était d'une douceur infinie. La solennelle et pâle Phébé éclairait assez les campagnes environnantes pour m'en révéler les ondulations harmonieuses. C'était d'un calme délicieux. Un hymne profond et muet, de reconnaissance et de bénédiction, semblait monter de la bonne terre fertile encore pâmée des embrasements diurnes de son sidéral époux.

L'Univers est le temple et la terre est l'autel...

J'en étais là de ma cogitation recueillie lorsque les accords puissants du Maître de Bayreuth parvinrent jusqu'à moi.

C'était vous, mon cher comte, qui, sur le clavier d'Erard, célébriez la poésie de l'heure en y mêlant le tribut du génie.

Bien que nous fussions tous deux seuls en ce vaste château, nous trouvions encore le moyen de nous séparer, et c'était en une sorte de pavillon de chasse situé à quelque distance qu'était établie ma chambre à coucher. Une nuit, je fus tenu en éveil par un chien du village qui hurlait de façon lugubre. Au matin, on apprit que le père... (j'ai oublié son nom), un vieux terrien du cru, était trépassé...

Dans les belles et longues journées, j'allais visiter les environs. Tilloloy, premier pays dans la Somme : séjour de repos et de dilection. Je connaissais le curé, un digne et savant homme, dont je conserve les ouvrages d'exégèse et d'histoire. Sa petite église de la renaissance possédait des statues et des vitraux du XVIe siècle. Ils n'existent plus que dans mon souvenir ! Le château du XVIIIe siècle appartenait à la famille d'Hinnisdal. Une gravure parue dans l'*Illustration*, en 1917, m'a montré qu'il n'en demeurait plus que des pans de murs noircis !

Voilà ! N'affadissons point par des commentaires cette évocation douloureuse.

La bestiologie du moyen âge qui, sous des apparences vulgaires ou burlesques contient souvent des enseignements graves et des aperçus étonnamment subjectifs, enseigne qu'il existe un animal si stupide qu'il se broute lui-même les pattes de devant sans s'en apercevoir !

Les événements que nous vivons (?) révèlent tout le sens de cette allégorie. Cet animal, chères lectrices, c'est l'Homme !

ERMENONVILLE.

LA FEMME DE L'AVENIR

(Suite et fin.)

Je suppose, en effet, le cas d'un libre-penseur dont la femme respecte, vigiles et jeune, se confesse et communie. Bien entendu, je ne parle pas de ces ménages où les deux conjoints rivalisent d'ardeur pour vider leur porte-monnaie, au profit du clergé. Ceux-là je ne les plains pas. Mais, qu'un libre-penseur encore une fois, souffre de voir sa femme en complet désaccord avec lui sur le terrain religieux, voilà ce qui ne devrait jamais exister.

« Franchement et la main sur la conscience, avez-vous essayé, lui dirai-je, de convertir celle qui vous est chère, en lui démontrant la vérité ? L'avez-vous initiée à vos études ou lectures, l'avez-vous menée à ces conférences, où le zèle, qui s'attiédit dans l'isolement, se réchauffe subitement ; avez-vous enfin usant de vos droits, chassé l'homme noir qui venait vous dépouiller ? »

Pour moi, il n'y a pas d'hésitation possible. Quand une femme chérit véritablement son mari, libre-penseur, fut-elle catholique sincère, je doute fort que ses convictions résistent longtemps à des arguments sérieux prononcés par l'être sincèrement aimé. Voilà pourquoi la religion de l'amour ne fait qu'une avec la religion de la science.

Tant que la femme fréquentera le confessional, j'aurai toujours le droit de lui répondre, malgré ses serments d'honnêteté : « Ce n'est pas vrai, Madame, vous appartenez à deux hommes, l'un a le corps, l'autre a le corps et l'esprit, lequel des deux préférez-vous ? »

Et personne n'osera me contredire, car on sait combien le prêtre fouille l'alcôve conjugal du fond de son confessionnal, comme il retourne et scrute la conscience de la femme, agenouillée à ses pieds.

Mais j'ai le devoir d'ajouter aussi que si le mari accepte ce partage, il n'a pas le droit de se plaindre ; il n'est que ridicule et son cas n'intéresse que Molière ou Labiche.

Donc, puisque la femme est intelligente et capable d'instruction, enseignons-lui la vérité ; tournons-là autant que possible vers l'étude des sciences et ne permettons pas à sa sensibilité de s'exalter à l'excès, par la lecture assidue de romans et de poésies mystiques. Remarquez, d'ailleurs, que celles dont l'instruction et le raisonnement sont excellents sont, presque toujours, libre-penseuses.

De nos jours, celles-ci ne sont plus aussi rares, et le prêtre comprend tellement que le terrain cède sous ses pas, qu'il vitupère plus que jamais en chaire contre la science et les savants, pour essayer de reconquérir sa proie par la ruse, le trouble des sens ou la crainte de l'enfer. Combien sont risibles ces moyens d'action et comment des femmes même, peuvent-elles s'y laisser prendre ?

A l'œuvre donc, hommes de bonne volonté ! La tâche sera relativement facile, si nous savons seulement imiter le prêtre, c'est-à-dire rester constants et forts. Je suis persuadé que si les maris entreprenaient, chez eux, une campagne scientifique et persévérante contre la religion, en dix mois, les conversions se compteraient par milliers, d'ailleurs, l'affranchissement de la femme est à ce prix. On ne pourra tenter rien d'utile tant que la femme ira conter au confesseur les secrets de famille, car le prêtre lui fournira, le premier, les armes nécessaires pour lutter efficacement contre le chef du foyer, et le prêtre sait bien qu'il s'agit pour lui de vie ou de mort. Ques les femmes, en effet, viennent à déserter l'église, et le semeur de mensonges sera obligé de fermer la maison de l'erreur.

Oh ! laissz-moi espérer que les plus jeunes d'entre nous verront le commencement de ce triomphe de la vérité ; laissez-moi croire que les efforts de centaines de philanthrophes, de savants, d'honnêtes gens, en un mot, ne resteront pas inutiles.

Alors, ce sera vraiment le paradis sur terre, non pas un paradis chimérique, celui-là, où la famille régénérée par des lois plus équitables, par des réformes sociales que nous demandons tous, ne sera jamais plus le théâtre de luttes, parfois douloureuses, entre le mari et la femme, au sujet de la science ou de la religion.

Les cieux sont vides aujourd'hui, et demain, les anges des rêveurs chrétiens rempliront la terre. Nos femmes seront ces anges, plus bienfaisants encore que ceux des légendes dorées, parce que leur mission sera plus noble encore. Mère, épouse, consolatrice et conseiller, voilà ce que seront nos filles. Qu'importeront à l'homme soucis et déboires du dehors, puisqu'en rentrant chez lui, dans le silence et le calme du soir, les douces paroles de l'ange du foyer verseront dans son cœur, force et résignation ; qu'importeront ses larmes, si sa compagne sait les tarir au lieu de les faire couler ;qu'importeront enfin le découragement et la tristesse, si la femme sait montrer l'avenir suspendu sur la tête des enfants, avenir riche en promesses de justice et de bonté, où l'épouse encore, modèle de renoncement et d'abnégation, refusant pour elle-même le laurier triomphal aura pourtant si justement mérité, le laissera joyeuse à l'artisan surpris pour l'applaudir et le féliciter de sa marche conquérante vers le Bien et le Vrai.

Ed. SPALIKOWSKI.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris